

ÉPREUVE D'ANALYSE DE SITUATION PROFESSIONNELLE
HISTOIRE

<p>Sujet : Enseigner « L'élargissement du monde (XVe-XVIe siècle) » en classe de seconde</p>
--

I. Éléments de présentation de la situation professionnelle

- **Document A :** Extraits du programme d'histoire de la classe de seconde, B.O. n°4 du 29 avril 2010, et de la fiche Eduscol.
- **Document B :** Manuel d'histoire classe de seconde, Sébastien Cote (dir.), Paris, Nathan, 2014, p. 174-175.
- **Document C :** Manuel d'histoire classe de seconde, Guillaume Le Quintrec (dir.), Paris, Nathan, 2014, p. 160-161.

II. Éléments d'analyse scientifique et civique de la situation professionnelle

- **Document D :** Howard Zinn, *Histoire populaire des Etats-Unis*, Agone, Marseille, 2018, p. 26-29.
- **Document E :** Ellen Salvi, « Macron fabrique les héros de sa société individualiste », *Mediapart*, 5 juin 2018. [En ligne]

Document A : Extraits du programme d'histoire de la classe de seconde, B.O. n°4 du 29 avril 2010, et de la fiche Eduscol.

Extraits du programme

Question obligatoire	Mise en œuvre
L'élargissement du monde (XVe-XVIe siècle)	La question traite des contacts des Européens avec d'autres mondes et de l'élargissement de leurs horizons géographiques en prenant appui sur une étude obligatoire : <ul style="list-style-type: none">- de Constantinople à Istanbul : un lieu de contacts entre différentes cultures et religions (chrétiennes, musulmane, juive) ; sur une étude choisie parmi les deux suivantes : <ul style="list-style-type: none">- un navigateur européen et ses voyages de découverte ;- un grand port européen [...].

Extraits de la fiche Eduscol

PROBLÉMATIQUES

La question doit être rattachée à la notion plurielle de modernité. Il s'agit de mettre en évidence la construction progressive mais aussi la diversité des formes de modernité qui, s'élaborant loin d'elle, s'éloignent de la conception revendiquée par l'Europe. Ces modernités se forment au contact d'autres humanités et d'autres savoirs au prix de risques, d'échanges mais aussi d'agressions.

Elle invite à explorer les différents aspects d'une première mondialisation : désenclavement des hommes et des idées, projection de l'Europe dans le monde, regards croisés entre civilisations, acculturation réciproque... Elle interroge aussi sur les limites de ces bouleversements. C'est pourquoi le programme propose une approche qui, jouant sur les échelles et les temporalités, privilégie les interconnexions.

Ce processus de mondialisation est largement le fruit de l'expansion européenne dont il faut comprendre les modalités et les facteurs. Outre les données politiques et matérielles, il convient de prendre en compte la dimension religieuse et culturelle de la conquête : la conviction des Européens qu'ils doivent se mêler du sort des autres hommes et qu'ils ont été choisis pour cela s'accompagne du sentiment paradoxal de découvrir les merveilles du reste du monde.

[...]

Étude au choix: Un navigateur européen et ses voyages de découverte

Cette étude doit permettre de **faire comprendre l'intérêt des Européens pour le monde et de montrer les conditions technologiques, économiques, politiques et culturelles qui leur permirent de le concrétiser** à travers le récit d'une aventure humaine qui aborde tous les aspects du voyage. Le choix parmi les acteurs est assez large. Les figures de Christophe Colomb, Magellan ou Vasco de Gama permettent cependant de s'intéresser à une part importante du globe et de montrer l'importance des explorations ibériques. Ce choix doit être en cohérence avec la problématique retenue et avec la seconde étude choisie. Ainsi, si l'on souhaite insister sur l'hégémonie espagnole, on privilégiera Christophe Colomb avant de traiter d'une cité précolombienne. Si l'on préfère insister sur l'élargissement du monde, on peut opter pour Magellan ou Vasco de Gama avant d'étudier Pékin.

Christophe Colomb, les Indiens et le progrès de l'humanité

Mettre l'accent sur l'héroïsme de Christophe Colomb et de ses successeurs en tant que navigateurs et découvreurs, en évoquant en passant le génocide qu'ils ont perpétré, n'est pas une nécessité technique mais un choix idéologique. Et ce choix sert – involontairement – à justifier ce qui a été fait.

Je ne prétends pas qu'il faille, en faisant l'histoire, accuser, juger et condamner Christophe Colomb par contumace. Il est trop tard pour cette leçon de morale, aussi scolaire qu'inutile. Ce qu'il faut en revanche condamner, c'est la facilité avec laquelle on assume ces atrocités comme étant le prix, certes regrettable mais nécessaire, à payer pour assurer le progrès de l'humanité : Hiroshima et le Vietnam pour sauver la civilisation occidentale, Kronstadt et la Hongrie pour sauver le socialisme, la prolifération nucléaire pour sauver tout le monde. Nous avons appris à fondre ces atrocités dans la masse des faits comme nous enfouissons dans le sol nos containers de déchets radioactifs. Bref, nous avons appris à leur accorder exactement autant de place que celle qu'ils occupent dans les cours et les manuels d'histoire prescrits et écrits par les professeurs. Appliqué avec une apparente objectivité par les universitaires, ce relativisme moral nous paraît plus acceptable que s'il l'était par des politiciens au cours de conférences de presse. C'est pourquoi il est d'autant plus dangereux.

Le traitement des héros (Colomb) comme celui de leurs victimes (les Arawaks), ainsi que l'acceptation tranquille de l'idée selon laquelle la conquête et le meurtre vont dans le sens du progrès humain, ne sont que des aspects particuliers de cette approche particulière de l'histoire, à travers laquelle le passé nous est transmis exclusivement du point de vue des gouvernants, des conquérants, des diplomates et des dirigeants. Comme si, à l'image de Christophe Colomb, ils méritaient une admiration universelle. [...]

« L'histoire est la mémoire des États », écrivait Henry Kissinger dans *A World Restored*, son premier livre, dans lequel il s'attachait à faire l'histoire du XXe siècle européen du point de vue des dirigeants autrichiens et britanniques tout en passant à la trappe les millions d'individus qui avaient eu à souffrir de leurs politiques. Selon lui, la « paix » qui caractérisait l'Europe avant la Révolution française fut « restaurée » par l'activité diplomatique d'une poignée de dirigeants nationaux. Pourtant, pour les ouvriers anglais, les paysans français, les gens de couleur en Asie et en Afrique, les femmes et les enfants partout dans le monde excepté dans les classes sociales les plus favorisées, il s'agissait d'un monde de conquêtes, de violences, de famine et d'exploitation. Un monde plus désintégré que « restauré ».

Le point de vue qui est le mien, en écrivant cette histoire des États-Unis, est bien différent : la mémoire des États n'est résolument pas la nôtre. Les nations ne sont pas des communautés et ne l'ont jamais été. L'histoire de n'importe quel pays, présentée comme une histoire de famille, dissimule les plus âpres conflits d'intérêts (qui parfois éclatent au grand jour et sont le plus souvent réprimés) entre les conquérants et les populations soumises, les maîtres et les esclaves, les capitalistes et les travailleurs, les dominants et les dominés, qu'ils le soient pour des raisons de race ou de sexe. Dans un monde aussi conflictuel, où victimes et bourreaux s'affrontent, il est, comme le disait Albert Camus, du devoir des intellectuels de ne pas se ranger aux côtés des bourreaux.

Document E : Ellen Salvi, « Macron fabrique les héros de sa société individualiste », *Mediapart*, 5 juin 2018. [En ligne]

Mamoudou Gassama a été prévenu. « Vous êtes devenu un exemple, lui a glissé Emmanuel Macron le jour de leur rencontre à l'Élysée. Des millions de gens vous ont vu, beaucoup de jeunes vous ont regardé et donc il faut être un exemple. » En escaladant les quatre étages d'un immeuble du XVIII^e arrondissement parisien pour secourir un enfant suspendu dans le vide, le jeune homme de 22 ans, sans-papiers arrivé du Mali en septembre 2017, a été propulsé au rang de héros. Une étiquette chère au président de la République, qui, si elle doit être récompensée, implique aussi à ses yeux une forme de responsabilité.

« C'est un acte exceptionnel, un acte d'héroïsme. J'ai décidé qu'on puisse prendre une décision exceptionnelle pour vous », a-t-il encore affirmé à celui que d'aucuns ont rebaptisé "Spider-Man", avant de lui indiquer que ses papiers allaient être régularisés. Mais « un acte exceptionnel ne fait pas une politique », s'est empressé d'ajouter le chef de l'État face à la presse. [...]

Les figures historiques ont d'abord permis au président de la République de construire son propre personnage et d'asseoir dans l'esprit de chacun la façon dont il escomptait exercer le pouvoir. « Emmanuel Macron a une lecture décomplexée de l'Histoire, qui lui permet d'articuler cette appréhension qu'il a du vide monarchique du pouvoir », explique l'historien Jean Garrigues, professeur à l'université d'Orléans et à Sciences Po Paris. « La démocratie comporte toujours une forme d'incomplétude car elle ne se suffit pas à elle-même, confiait l'ancien ministre de l'économie à *Le 1 Hebdo*, dès juillet 2015. Dans la politique française, cet absent est la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort. » [...]

En conjuguant l'acte héroïque avec la récompense, Emmanuel Macron utilise la figure du héros pour se placer au-dessus de la mêlée et alimenter la dimension verticale de son exercice du pouvoir. « Il n'est pas seulement celui qui fabrique un récit qui permet de réunir, il est aussi celui qui octroie l'étiquette de héros, souligne la sociologue Françoise Lantheaume. C'est une forme de droit divin : celui de pouvoir dire qui est un héros et qui ne l'est pas. À l'époque médiévale, le héros n'était là que pour glorifier le seigneur. Désormais, il est celui qui agit pour le compte de celui qui va lui octroyer une récompense. »

Le héros, à l'image du « premier de cordée », c'est avant tout celui qui réussit et qui mérite donc d'être récompensé avant les autres. Porter aux nues l'exception pour confirmer la règle est aussi une façon de balayer la question des déterminismes sociaux, qui n'auraient plus vraiment de sens à partir du moment où quelques-uns prouvent que l'on peut s'en affranchir. « C'est le propre de l'éthique libérale, indiquait récemment à Mediapart le sociologue Vincent Tiberj, au sujet des politiques à destination de la jeunesse. On est dans une logique d'individus, qui reconnaît éventuellement les carcans sociaux, mais ne remettra pas en question les mécanismes de la domination collective. »

Trait de la pensée libérale qui devrait parfaitement s'inscrire dans la lignée des politiques dites « pragmatiques » de l'exécutif, la figure héroïque se heurte à la réalité du terrain. [...]

À l'Élysée, Mamoudou Gassama est célébré comme un modèle à suivre, mais s'il n'avait pas accompli sa prouesse, il aurait, comme le souligne le journaliste britannique Steven Poole dans cette tribune du *Guardian*, « très bien pu passer le reste de ses jours à être harcelé et arrêté par la police ». Car si les héros sont intellectuellement utiles au pouvoir, dans les faits, celui-ci les préfère discrets.

